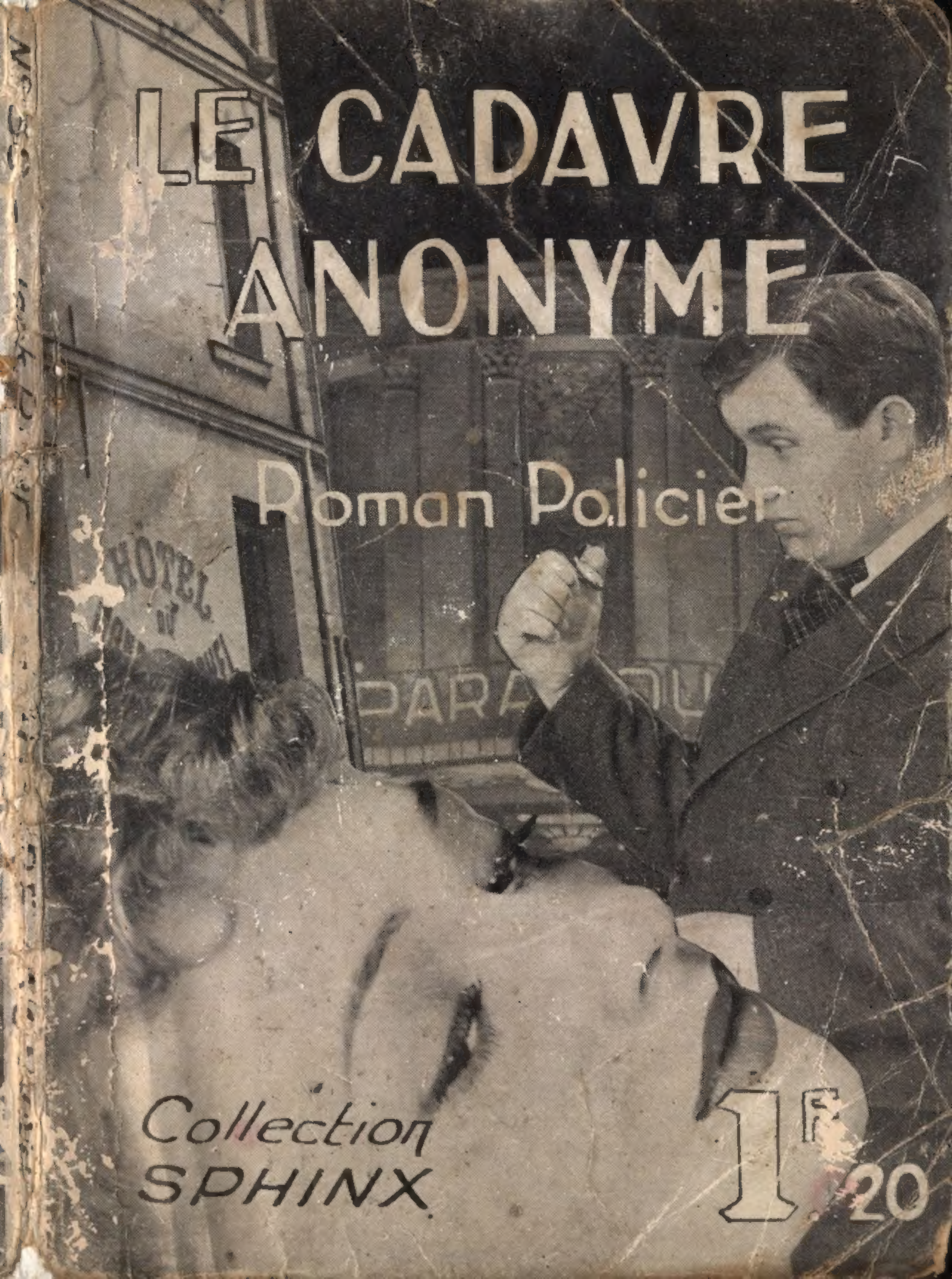
# LE CADAVRE ANONYME

Roman Policier




Collection SPHINX

1F 20

# LE CADAVRE ANONYME

## par Jack RIVER

---

### CHAPITRE PREMIER

Ce fut un vieux chiffonnier, le père Martin, qui découvrit le cadavre, juste devant l'entrée du cimetière de Belleville, rue du Télégraphe.

L'homme gisait la face contre terre et son chapeau sur sa nuque, un beau chapeau gris clair, tout neuf, et il était vêtu d'un pardessus de même couleur.

Un coup d'œil avait permis au père Martin de s'assurer que l'homme était bien mort. Abandonnant sa voiture, il courut jusqu'à la porte des Lilas où se trouve un avertisseur de police.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis sa macabre découverte qu'une voiture de police-secours était là.

Le malheureux avait reçu un coup de couteau dans la nuque, mais l'arme du crime ne fut pas retrouvée.

L'inspecteur Paulin Ressons fut chargé de l'enquête : dès le début, elle s'avéra difficile.

Pas une pièce d'identité, pas le moindre papier, le moindre objet qui put faire identifier le mort : ses poches étaient absolument vides, à croire qu'on l'avait fouillé de fond en comble.

A part le pardessus et le chapeau, d'un gris clair très voyant, et qui incontestablement n'avaient été portés que très peu de fois, le malheureux était vêtu d'un complet qui trahissait l'usure.

Même remarque pour le linge qui, quoique fort propre, laissait voir des racommodages maladroits.

Le malheureux devait être âgé de vingt-six à vingt-sept ans; il devait pratiquer un métier manuel si l'on en jugeait à ses mains pleines de callosités.

Le médecin-légiste, qui pratiqua l'autopsie, déclara :

— Le malheureux garçon a été tué d'un coup de couteau à la nuque, la mort a été instantanée, et c'est vers onze heures, hier au soir, que le crime a été commis.

— Quelle pouvait être l'occupation du défunt, son métier ? interrogea Ressons.

Le praticien hocha la tête.

— Assez difficile à répondre; car, à mon avis, le pauvre type, s'il avait exercé un métier manuel quelconque, devait l'avoir abandonné depuis un certain temps, si j'en juge d'après les callosités de ses mains en passe de disparaître.

— Un chômeur, alors, docteur ?

— Très probablement : sujet maigre, sous-alimenté : mon diagnostic rejoint le vôtre quant à la pauvreté du costume.

— La pauvreté du costume... grommela Ressons; parlons-en; un vieux complet, certes, mais un pardessus et un chapeau tout neufs, flchtre!

Les journaux du soir et ceux du lendemain matin publièrent, en plus des articles habituels, le signalement du défunt, ainsi que sa photographie.

Les personnes susceptibles de le reconnaître, étaient priées de se présenter sans retard à la police.

## II

Ressons se livra à son enquête sur le lieu du crime pendant que le service de l'Identité Judiciaire, de son côté, recherchait qui pouvait bien être la victime, mais ces recherches menées parallèlement n'aboutirent à aucun résultat.

Nulle disparition de personne répondant à l'âge de l'assassiné de la rue du Télégraphe n'avait été signalée à la police.

Les photographies publiées dans les journaux n'avaient donné aucun résultat : il fallait que le malheureux au pardessus et au chapeau gris clair fut un étranger arrivé depuis peu de temps, ou bien qu'il fut complètement abandonné pour ne connaître personne.

L'enquête à laquelle Ressons s'était livrée ne lui avait non plus rien appris: à onze heures du soir, ce coin de Belleville est complètement désert. D'un côté, le mur du cimetière; de l'autre, quelques maisons basses, et sur tout cela, la haute masse des deux réservoirs de Belleville qui captent les eaux de la Dhuys.

Personne n'avait vu l'inconnu monter la rue du Télégraphe, nul n'avait rien entendu : aucun

bruit de querelle, de lutte; pas le moindre cri.

Alors, pourquoi le malheureux était-il venu là; quel mauvais génie l'avait poussé à se rendre si tard en ce lieu solitaire ?

« *Crime très simple,* avait écrit un journaliste; *un homme est tué dans la rue; on ne retrouve rien sur lui, c'est assez pour que l'affaire soit classée...*

Ressons n'était pas loin de partager cette manière de voir, lui qui avait coutume de répéter que plus un crime est mystérieux, plus il s'entoure de détails incompréhensibles en apparence, plus il est commis dans des circonstances difficiles, plus son auteur est facile à découvrir.

Au contraire, plus le meurtre est simple, banal, moins on possède de chance d'arrêter le meurtrier: la simplicité étant là, comme en toute chose, le comble de l'art.

Il y avait déjà huit jours que le père Martin, le vieux chiffonnier, avait découvert le cadavre de celui que les journaux appelaient : « L'assassiné du cimetière de Belleville »; quand, un matin, Ressons qui se trouvait dans son bureau, vit la porte s'entr'ouvrir.

Un jeune homme pénétra dans son bureau; il était de taille moyenne, pouvait avoir vingt-cinq à vingt-six ans; il était vêtu d'un simple, mais très propre complet gris foncé, et, maladroitement, il tournait et retournait sa casquette entre ses doigts.

— Veuillez vous asseoir, je vous en prie : vous venez me voir au sujet du crime de la rue du Télégraphe ?

— Oui, Monsieur, je crois qu'il doit s'agir de mon copain Alfred Néverot, ça fait exactement huit jours que je ne l'ai pas revu.

— Pourquoi avez-vous attendu si longtemps avant de venir m'avertir ?

— D'abord, je ne savais pas qu'Alfred fut disparu; c'était bien mon copain, mais vous comprenez, on avait beau vivre à côté l'un de l'autre, il y avait des moments où on restait plusieurs jours sans se voir.

— Pourtant, les journaux ?

— Je ne les lis jamais, sauf *L'Auto*, et ce n'est que par hasard que j'ai vu ce matin un vieux journal où j'ai reconnu la photo de mon copain.

— Procédons par ordre, voulez-vous : d'abord, quel est votre nom ?

— Gabriel Parquer, vingt-six ans, ouvrier mécanicien-ajusteur.

— Où habitez-vous ?

— J'habite maintenant l'hôtel du Cantal, rue de Buci, mais il y a huit jours, je logeais à l'hôtel du Centre, rue de la Fontaine-au-Roi.

— Il y a longtemps que vous connaissiez votre ami Alfred Néverot ?

Gabriel tortilla sa casquette, comme s'il eut voulu la pétrir.

— Il faut que je vous raconte tout, dès le début; j'étais sans travail, Alfred aussi ; à ce moment-là, nous logions chacun dans un hôtel différent. Alors pour réduire les frais, on avait trouvé, à l'hôtel du Centre, une chambre à deux lits, nous partagions les frais : le lendemain de la disparition d'Alfred, j'ai trouvé du travail, je

me suis rapproché de mon usine et je suis allé loger rue de Buci.

— Jusque-là, très bien, mais vous n'avez pas pu avertir votre ami de votre changement d'adresse, puisque vous ne l'aviez pas revu, comment l'aurait-il appris ?

— Je lui avais laissé un mot à notre ancien hôtel, il n'est jamais venu le chercher.

— Vous ne vous êtes pas inquiété d'une si longue absence ?

— Alfred était jeune, j'ai pensé qu'il avait rencontré... une femme, quoi, et qu'il vivait avec elle... il n'y a que quand j'ai vu sa photo dans le journal que je me suis rappelé un tas de choses...

Extrêmement intéressé, mais ne le laissant pas paraître, Ressons lança une bouffée de fumée.

— Dites-moi ce dont vous vous souvenez.

— Eh bien, voilà: le matin du jour où il fut assassiné, Alfred reçut une lettre lui fixant un rendez-vous pour le soir même, à dix heures et demie.

— Ah ! et où était fixé ce rendez-vous ?

— A la station du métro Télégraphe.

Le policier tressaillit : la station du métro Télégraphe, mais c'était à cinquante mètres de là que le malheureux avait été assassiné : il y avait donc eu guet-apens.

— Qui lui a écrit cette lettre ?

— Je n'en sais rien : la lettre n'était pas signée...

Cette fois, le policier ne put retenir un geste de surprise.

— Comment, cette lettre n'était pas signée... expliquez-moi tout cela en détail, je vous prie...

Le regardant bien en face, le jeune homme expliqua :

— Voilà : le matin, Alfred a reçu une lettre lui disant à peu près : « *Quelqu'un qui s'intéresse beaucoup à vous serait très heureux de vous voir ce soir, à dix heures et demie, à la station de métro Télégraphe...* »

— Vous n'avez soupçonné personne ?

— Ma foi non : on s'est creusé la tête pour savoir qui avait pu nous envoyer ça, mais on a dû y renoncer : Alfred croyait que c'était une blague; moi je pensais plutôt à une femme, c'est pourquoi je ne me suis pas inquiété plus tôt.

— Et cette lettre, où est-elle ?

— Alfred l'a emportée avec lui...

— Bien sûr, c'est sans doute pour faire disparaître ce papier que votre ami a été fouillé... dites-moi, vous ne vous connaissiez pas d'ennemis ?

— Non, aucun, Alfred était le plus chic type du monde.

Une demi-heure plus tard, Gabriel Parquer quittait le bureau, accompagné du policier. De là, ils se rendirent à l'Institut médico-légal : le jeune homme reconnut immédiatement son ami dans le cadavre gisant sur la funèbre dalle.

L'affaire s'éclairait d'un commencement de lumière : on avait trouvé le nom de l'assassiné de la rue du Télégraphe; l'on savait aussi qu'il avait été attiré dans un guet-apens; mais ce que l'on continuait d'ignorer, c'est pourquoi, et par qui ce guet-apens avait été tendu.

## III

Maintenant qu'il avait un point de départ, un début de piste, Ressons s'y lança avec ardeur.

Il apprit d'abord, à l'hôtel du Centre, rue Fontaine-au-Roi, un misérable *garni* habité par de pauvres ouvriers, que Gabriel Parquer ne lui avait pas menti : les deux jeunes gens avaient bien loué une chambre à frais communs où ils avaient habité pendant un mois.

En interrogeant patiemment, il finit par apprendre d'une des bonnes de l'hôtel, qu'une jeune fille venait quelquefois rendre visite à l'un de ces messieurs.

Le cœur battant, se sentant près d'une découverte importante, le policier questionna.

— Lequel des deux, ne pourriez-vous pas me le préciser ?

— Ma foi, je ne me souviens plus très bien lequel elle venait voir; ce dont je suis sûre, c'est qu'elle se nommait Julia, et qu'elle travaillait dans une fabrique de papiers peints.

Ressons marquait quelques notes sur son carnet quand la figure de la bonne s'éclaira.

— Maintenant, j'y suis : celui qu'elle venait retrouver et qui était son fiancé, s'appelait Alfred.

Muni de ce mince renseignement : « Son prénom est Julia et elle travaille dans une maison de papiers peints », Ressons se mit en chasse.

Le soir même, après avoir interrogé les chefs du personnel de six maisons de papiers peints, il finissait enfin par trouver celle qu'il cherchait.

Elle se nommait Julia Clervelles ; c'était une

petite blonde, à l'œil bleu, au nez retroussé.

Elle était bien la fiancée d'Alfred Néverot, mais ignorait tout de sa fin tragique. Malgré toute la délicatesse avec laquelle Ressons lui apprit la triste affaire, la jeune fille éclata en sanglots. Et, le policier se retira sans avoir pu obtenir d'elle aucun renseignement intéressant.

## IV.

Le lendemain matin, Ressons allait sortir de son bureau quand on vint lui annoncer qu'une jeune fille demandait à lui parler immédiatement.

— Une jeune fille, comment est-elle ?

— Une petite blondinette; du reste, elle a donné son nom : Julia Clervelles.

Ressons ne put retenir un tressaillement de joie : son expérience lui avait appris que souvent ceux qu'il avait interrogés ne lui disaient pas d'abord tout ce qu'ils savaient, et que ce n'était que plus tard, poussés par un scrupule ou un remords, qu'ils venaient, suivant une expression imagée, vider leur sac.

La jeune ouvrière était assise en face de la fenêtre qui l'éclairait en plein, sa pauvre petite robe très simple, son visage que Ressons connaissait encore bien peu, mais qu'il trouva cependant extraordinairement changé.

Julia Clervelles avait le nez pincé, les lèvres tremblantes, et ses yeux regardaient autour d'elle avec une expression hagarde.

Le plus doucement qu'il put, il questionna.

— Allons, mon petit, je comprends votre chagrin, mais remettez-vous; vous êtes venue pour me dire quelque chose; eh bien, allez, je vous écoute, parlez sans crainte...

— Je... je ne peux pas, vous allez penser que je suis folle !

La jeune fille fit un violent effort sur elle-même et parvint à se maîtriser un peu.

D'une voix sourde, inquiète, elle demanda :

— Vous êtes bien sûr que mon fiancé est mort?

Un moment interloqué, Ressons répondit :

— Hélas oui, mademoiselle, le cadavre qu'on a retrouvé rue du Télégraphe, devant le cimetière de Belleville, était bien celui d'Alfred Néverot, votre fiancé.

— Alors, c'est encore plus horrible !

— Que voulez-vous dire ; qu'y a-t-il de plus horrible que la mort de ceux que l'on aime ?

Elle le regarda et lança d'une voix rauque :

— Leur retour !

Cette fois, Ressons s'approcha d'elle et lui prit les mains qu'il serra fortement.

— Leur retour, qu'entendez-vous par ces mots dénués de sens ?

— J'ai revu Alfred !

Il eut une petite moue pour la rassurer.

— Mais non, vous avez été victime d'une hallucination; le cas est fréquent : on pense beaucoup, on pense trop à l'être disparu, et brusquement, on croit le voir !

— Non, ce n'était pas une hallucination, je suis bien sûre de l'avoir vu !

Julia reprit, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre neutre.

— J'habite rue de la Tombe-Issoire, au premier étage; c'est vous dire que je puis nettement distinguer le visage des personnes qui sont dans la rue, surtout que j'ai de bons yeux.

« Or, hier soir, ayant par hasard soulevé le coin de mon rideau, j'aperçus un homme qui, sur le trottoir d'en face, regardait fixement ma fenêtre : c'était Alfred.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument.

— Après, qu'avez-vous fait ?

— Malgré ma peur, j'ai voulu ouvrir ma fenêtre, mais quand j'y ai réussi — la poignée est assez dure — il n'était plus là.

Ressons haussa les épaules.

—C'est bien ce que je disais; vous avez été victime d'une hallucination.

Fermement, elle répondit :

— Non, je suis sûre d'avoir vu Alfred !

Avec une feinte brutalité, celle qu'on emploie envers certains malades, le policier s'écria :

— Mais, nom d'un chien, ce ne pouvait pas être Alfred, puisque Alfred est mort !

— Eh bien, c'est que c'est son fantôme qui revient me voir !

— Ma petite, vous perdez l'esprit; vous savez bien que les morts ne reviennent jamais...

Elle frappa du pied.

— On voit bien que vous n'avez pas vu ce que j'ai vu, moi, autrement, vous ne parleriez pas comme vous venez de le faire.

Elle était maintenant complètement lancée et rien ne pouvait plus l'arrêter.

— D'abord, il ne portait pas son costume habituel, il était comme s'il avait voulu se déguiser.

Ressons l'écoutait toujours avec attention ; elle continua.

— Tenez, il n'avait pas ce beau pardessus gris clair, et son chapeau tout neuf, gris clair lui aussi, dont on lui avait fait cadeau.

Le pardessus et le chapeau gris clair qui avaient tant intrigué Ressons. Presque machinalement, il questionna.

— Qui est-ce qui lui avait fait cadeau de ces vêtements ?

— Il ne le savait pas; il a reçu un jour un colis contenant le pardessus et le chapeau, mais il n'a jamais su qui les lui avait envoyés.

Ressons se frappa le front,

— Je n'avais pas pensé à cela !

Puis, s'adressant à la jeune fille.

— Ensuite, est-ce que vous avez revu celui que, pour le moment, nous appellerons le « fantôme » de votre fiancé ?

— Non, je ne l'ai pas revu...

En la reconduisant à la porte, il lui frappa amicalement sur l'épaule.

— Je suis persuadé que dans deux jours vous serez revenue de votre erreur et que vous penserez que j'avais raison... Au revoir, mon petit, et soyez courageuse.

## V

Le soir même, a l'hôtel du Cantal, rue de Buci, Ressons interrogeait Gabriel Parquer.

— Je pense, dit-il, que vous étiez assez intime avec votre ami Alfred Néverot pour que celui-ci ne vous ait rien caché d'essentiel de sa vie privée ?

Gabriel secoua la tête.

— Non, Alfred ne m'a jamais rien caché, du reste, c'est un garçon qui n'avait pas de secret.

— Parfait; alors, dites-moi, ce chapeau et ce pardessus gris qu'il portait le jour de sa mort; d'où les tenaient-ils ?

— Ça, c'est une histoire assez drôle à laquelle je n'ai... c'est-à-dire à laquelle nous n'avons jamais rien compris, Alfred et moi.

— Veuillez m'expliquer cette histoire.

— Eh bien, c'était quand nous habitions l'hôtel du Centre, rue Fontaine-au-Roi : un matin, le facteur apporta un paquet au nom d'Alfred Néverot.

« Mon copain était très étonné; il se demandait qui pouvait bien lui envoyer un colis, attendu qu'il ne connaissait presque personne.

— Dites-moi, ce colis portait-il un nom et une adresse d'expéditeur ?

— Pas le moins du monde... donc, Alfred l'ouvrit en vitesse, et il fut assez étonné d'y trouver un pardessus et un chapeau, ceux que vous connaissez : je me souviens encore de la phrase qu'il a prononcée à ce moment; il a dit : — Quelle chance, tu...

Il s'interrompit brusquement, baissa la tête et Ressons vit ses épaules s'agiter. Quand il se releva, son visage était couvert de larmes.

— Je vous demande pardon, mais en pensant à ce pauvre gars, ça m'a pris à la gorge, là...

— Je comprends votre émotion; mais continuez votre récit, je vous prie.

— Donc, quand il a reçu ce colis, Alfred a dit: « Quelle chance, moi qui ne possédais plus qu'un vieux pardessus et un chapeau que je n'osais plus mettre, me voilà fringué à neuf ».

— Dites-moi, est-ce que le chapeau et le pardessus lui allaient bien ?

— Oui, à peu près, sauf que le chapeau était un peu grand, mais j'avais mis du papier dans la coiffe, et comme cela, ça allait à merveille.

Ressons lança une bouffée de fumée; il se souvenait parfaitement que le chapeau trouvé près du corps d'Alfred Néverot ne contenait pas de papier dans la coiffe : il était certain de ce détail, car il avait trop examiné ce feutre gris pour se tromper.

— Vous êtes sûr qu'il y avait du papier dans la coiffe ?

— Absolument sûr, je l'ai mis moi-même : un numéro de *l'Auto* que j'avais plié.

Ressons ne pouvait oublier avec quel soin méticuleux le cadavre avait été fouillé, ses poches retournées : il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que la coiffe du chapeau eut été explorée par le meurtrier qui avait fait disparaître la bande de papier qui aurait pu servir à identifier sa victime.

Il reprit ses questions.

— Est-ce que le chapeau et le pardessus portaient un nom de fabricant à l'intérieur, comme cela se fait toujours ?

— Non, et ça m'a même un peu étonné : dans le collet du pardessus, le nom avait été décousu; et dans la coiffe du chapeau, on avait également coupé le nom du chapelier.

Ressons posa encore quelques questions qui ne lui apprirent rien de nouveau, puis il quitta le jeune homme.

Un nouveau mystère se greffait sur le premier: le mystère du chapeau et du pardessus gris.

Qui avait envoyé ce chapeau, ce pardessus à Alfred Néverot, et pourquoi les avait-on envoyés?

A quel mobile avait obéi le mystérieux expéditeur en cachant aussi soigneusement son nom, son identité ?

Pour Ressons, une idée s'imposa avec force : celui qui avait adressé ces vêtements et l'assassin ne faisaient qu'une seule et même personne.

En effet, ce pardessus et ce chapeau étaient d'un gris très clair, d'une teinte peu commune et facilement reconnaissable : celui qui les portait devait fatalement être distingué au milieu de la foule.

D'où cette conviction que le policier ne tarda pas à faire sienne : l'assassin avait envoyé ce pardessus, ce chapeau à l'infortuné Alfred Néverot pour être sûr de le reconnaître, certain de ne pas se tromper quand le moment serait venu de frapper.

Ressons, à voix basse, résuma ses réflexions,

— L'homme qui a envoyé le pardessus et le chapeau gris à Alfred Néverot est l'assassin. Il ne me reste plus qu'à trouver les marchands qui ont vendu ce chapeau et ce pardessus; par eux, j'arriverai jusqu'à l'assassin !

## VI

Pour une enquête de cette envergure : retrouver le ou les marchands qui, il y avait plus d'un mois, auraient pu vendre un chapeau et un pardessus gris, Ressons ne pouvait agir seul. Les chapeliers et les tailleurs sont légions à Paris ; ce fut donc une armée d'inspecteurs qui fut mise sur pied, chacun de ces inspecteurs possédant, non seulement le signalement exact, mais encore la photographie des vêtements en question.

Au matin du deuxième jour, Ressons, qui attendait dans son bureau, reçut un coup de téléphone de l'un des inspecteurs lancé sur cette piste d'un nouveau genre.

— Chef, je connais le nom et l'adresse du chapelier qui a vendu le chapeau gris : l'homme l'a formellement reconnu d'après la photo que je lui ai montrée ; il affirme être le seul à Paris à vendre un modèle de ce genre.

— Vite, le nom et l'adresse !

— Chapellerie *Lux*, boulevard Saint-Michel.

— Merci, j'y vais tout de suite.

Le chapelier, un homme petit et rablé, au visage sanguin, ne jeta qu'un coup d'œil au chapeau que lui montrait le policier.

— Je reconnais bien ce feutre, c'est un modèle exclusif de ma maison, il n'y a que moi qui en vende à Paris.

Très bien, mais pourriez-vous me dire à quelle époque vous l'avez vendu, et à qui ?

— A quelle époque, c'est assez difficile : un mois et demi, peut-être; quant à l'acheteur, ce n'est pas moi qui l'ai servi, mais mon commis : Paul, venez donc par ici...

Un jeune homme au visage ouvert et intelligent s'approcha.

Aux questions posées par le policier, il se mit à réfléchir profondément.

— Il me serait assez difficile de vous donner le signalement de ce client, quoique je serais sûr de le reconnaître si je le rencontrais de nouveau.

— Ceci est précieux, mais je vous demande de faire appel à votre mémoire, comment était cet homme ?

— Grand, brun, très élégant, autant que je m'en souvienne; il avait une de ces figures qu'on n'oublie pas quand on l'a vue une fois.

Le jeune vendeur ajouta aussitôt.

— Ce qui m'a surtout étonné, c'est que ce client n'a pas même voulu essayer le chapeau que je lui vendais et dont il m'avait seulement donné la pointure.

— Vous ne pouvez rien me dire de plus ?

Le vendeur hocha la tête.

— Hélas non, monsieur; j'ai sa figure photographiée dans ma mémoire, mais il me serait impossible de vous donner son signalement.

Après avoir remercié et pris le nom et l'adresse du vendeur, Ressons quitta la boutique.

Si mince que fut le résultat obtenu, il venait cependant de marquer un premier point : il tenait, bien que très vague, le signalement du mystérieux acheteur qui, pour lui, se confondait avec l'assassin.

A son bureau, une seconde heureuse surprise l'attendait.

Pendant son absence, l'un des inspecteurs chargé de la recherche du pardessus avait téléphoné : il savait, lui aussi, où le fameux manteau gris avait été vendu : chez Duferre, rue Saint-André-des-Arts.

Emportant cette fois le précieux pardessus, Ressons s'y rendit immédiatement.

Duferre était un des commerçants qui vendent, sous le nom de « laissés pour compte des grands tailleurs »; des vêtements en série. Il fut aussi affirmatif que le chapelier l'avait été.

— Depuis combien de temps avez-vous vendu ce manteau ?

— Je ne me rappelle plus très exactement: un mois, un mois et demi.

— Pourriez-vous me donner un signalement de l'acheteur ?

Le tailleur se gratta la tête.

— Ce serait assez difficile: ce dont je me souviens parfaitement, c'est qu'il était grand et très brun, plus grand que vous et moi, et que ce pardessus n'était pas pour lui; il me donna des mesures approximatives, et c'est tout : il tenait seulement à ce que le tissu fut très clair, d'une teinte tout à fait originale.

— Seriez-vous capable de reconnaître cet homme si l'on vous mettait en sa présence ?

La réponse du tailleur fut un peu moins affirmative que celle du chapelier.

## VII

Ressons était assis dans son bureau; et, devant lui, sur la table, étaient posés le fameux manteau et le chapeau.

Ainsi qu'il lui arrivait souvent au cours d'une affaire difficile, le policier laissait vagabonder son imagination.

En songe, il imaginait l'homme brun, grand, très élégant, allant acheter un chapeau, un pardessus, puis en faisant un paquet qu'il envoyait ensuite à sa future victime.

De quel bureau de poste ce paquet avait-il été envoyé, voilà ce qu'il ne savait pas, et qui lui aurait été pourtant si utile à connaître.

— D'habitude, se dit-il, les personnes économes et précautionneuses gardent les feuilles de papier des colis qu'on leur adresse, en vue d'un paquet futur, mais peut-on exiger une telle précaution de deux jeunes gens assez brouillons et qui, au surplus, n'habitaient pas chez eux mais à l'hôtel...

La fumée de sa cigarette montait, toute droite, quand soudain une idée lui vint.

— Mais si ces deux jeunes gens ont été assez brouillons pour ne pas garder cette feuille de papier, peut-être que la jeune Julia Clervelles a

été mieux avisée; les femmes sont en général plus soigneuses que les hommes, et cette jeune fille rendait assez souvent visite à son fiancé pour avoir pris un peu soin de leur ménage...

Une demi-heure plus tard, il frappait à la porte du logement occupé par la jeune fille.

Le confus bruit de voix dont il avait perçu le murmure cessa brusquement; puis, au bout d'un instant, la porte s'ouvrit et Julia parut sur le seuil.

En reconnaissant le policier, elle resta un instant interdite, puis elle eut un sourire forcé.

— Bonjour mademoiselle, je suis venu prendre de vos nouvelles et aussi vous poser quelques questions : j'espère que je ne vous dérange pas ?

Elle répondit d'une voix qui essayait d'être aimable, mais qui néanmoins sonnait faux.

— Pas le moins du monde... entrez donc...

Le policier pénétra dans une pièce pauvrement meublée, mais où régnaient un ordre et une propreté admirables.

Un homme se leva à son entrée et le salua gauchement

— Bonjour, M. l'Inspecteur.

Ressons réprima un geste d'étonnement : dans ce visiteur embarrassé, il venait de reconnaître Gabriel Parquer, l'ami d'Alfred Néverot.

Qu'est-ce que l'ami de la victime venait faire chez sa fiancée ?

— Bonjour, M. Parquer; ainsi, vous êtes venu rendre visite à Mlle Clervelles ?

Le visage de son interlocuteur se couvrit d'une vive rougeur.

Julia vint au secours du jeune homme.

— Oui, M. Gabriel vient me voir de temps en temps; il était le meilleur ami d'Alfred et nous causons de lui...

— A propos, mademoiselle, vous n'avez plus reçu la visite de votre fantôme ?

Son front se plissa comme si elle eut voulu chasser un souvenir désagréable.

Puis, rapidement, comme une écolière qui récite sa leçon.

— Non, je ne l'ai pas revu; c'est vous qui aviez raison, M. l'Inspecteur, j'avais été tellement frappée par sa mort que je croyais le voir partout ; maintenant, c'est bien fini, je suis redevenue saine d'esprit ; heureusement, sans quoi je serais devenue folle, je pense... et puis, il y a M. Gabriel qui vient de temps en temps me rendre visite, il était tellement ami avec Alfred, n'est-ce pas Gabriel ?

Gabriel, qui semblait être au supplice, hocha la tête.

— Mais oui Julia, tu... vous avez raison...

Ressons ne cilla pas devant le quasi-aveu qu'était ce tutoiement aussitôt caché; faisant mine de n'avoir rien remarqué, il demanda :

— A propos, j'étais venu vous poser certaines questions au sujet du fameux pardessus et du chapeau; quand Alfred Néverot les reçut, est-ce que vous étiez là, mademoiselle ?

— Non, je ne l'ai su que quelques jours plus tard.

— C'est dommage... mais vous, M. Parquer, vous souvenez-vous comment était fait ce colis ?

— Ma foi, assez vaguement : un paquet dans du gros papier gris.

— Où était inscrite l'adresse ?

— A même l'emballage, je crois.

— Etait-ce un envoi recommandé ?

— Oui, parce que le facteur a fait signer...

Ressons se passa la main sur le menton.

— Qu'est-ce que vous avez fait de ce papier ?

Le jeune homme eut une moue d'ignorance.

— Ma foi, je ne m'en souviens pas; nous avons dû le jeter...

— C'est dommage, car, par lui, nous aurions pu savoir qui était le mystérieux inconnu qui avait envoyé ce chapeau et ce pardessus à votre ami, et que je suppose être l'assassin.

Il répéta, avec plus de force.

— Oui, c'est lui l'assassin...

Un silence pesa, horriblement gênant ; enfin le policier se leva.

— Maintenant, il ne me reste plus qu'à prendre congé, puisque je n'ai pas pu obtenir le renseignement que j'étais venu chercher...

Quelques minutes plus tard, il se retrouvait dans la rue.

Tout en marchant à pas lents, il se répétait.

— Etrange, ces deux jeunes gens qui ont eu l'air décontenancé et considérablement gênés quand je les ai surpris ensemble... une preuve de leur intimité leur a même échappé puisqu'ils se sont tutoyés devant moi, quoique en se reprenant aussitôt.

Il s'arrêta au beau milieu du trottoir, tandis

que la redoutable question se posait nettement à son esprit.

— Est-ce Gabriel Parquer qui, aimant la jeune Julia, a tué Alfred Néverot pour se débarrasser d'un rival ?

## VIII

Le lendemain, Ressons conférait longuement avec M. Questiaux, le juge d'instruction chargé d'éclaircir le mystère de la rue du Télégraphe.

M. Questiaux, depuis le début, ne décolérait pas : c'était un homme qui aimait à aller vite en besogne; aussi cette affaire qui se traînait n'était-elle guère de son goût.

Bien qu'il prisât en Ressons le policier intelligent, actif et consciencieux, il ne put se retenir de lui demander un jour :

— Et bien, M. Ressons, vous ne m'amenez aucun coupable?

— Hélas non, M. le Juge d'Instruction.

— Pas même un présumé coupable ?

— Absolument personne, nous sommes en plein brouillard.

— Enfin, mon cher ami, il faut bien que je me mette quelque chose sous la dent ; cette inaction me pèse ; arrêtez-moi quelqu'un.

— Enfin, arrangez-vous comme vous voudrez...

Aussi, ce matin-là, quand il pénétra dans le cabinet du juge d'Instruction, Ressons fut-il accueilli par la plaisanterie classique.

— Alors, Ressons, venez-vous me proposer un coupable ?

— Oui, M. le Juge, un coupable et sa complice.

Le visage du magistrat éprouva la plus vive satisfaction.

— Un homme et une femme, c'est parfait : et de qui s'agit-il ?

— De Gabriel Parquer, l'ami de la victime, et de Julia Clervelles, la fiancée : notez que je ne les accuse pas, mais que je les soupçonne...

— Baste ! pour moi, c'est exactement semblable : je vais vous signer deux mandats d'amener.

En rédigeant les formules, le juge d'Instruction interrogea.

— Dites-moi, qui vous a poussé à soupçonner ces jeunes gens ?

— Leur attitude embarrassée quand je les ai surpris ensemble; ce tutoiement qui a échappé à l'un d'eux... il ne s'agira que de vérifier leur emploi du temps pour savoir s'ils sont coupables ou innocents.

Le magistrat tendit les deux papiers.

— C'est ce que nous verrons; en attendant, il y a un personnage qui disparaît de la scène, c'est le monsieur brun, très élégant, qui avait acheté un chapeau et un pardessus gris pour en faire cadeau à sa victime...

Hochant la tête, Ressons répliqua.

— Peut-être le retrouverons-nous, ce mystérieux gentleman, et sans doute plus tôt que nous le pensons.

Un désagréable nouvelle attendait Ressons à l'usine où il se rendit, accompagné d'un inspecteur, où Gabriel Parquer lui avait dit être employé : le jeune homme n'était pas venu à son tra-

vail. Il avait en outre quitté l'hôtel où il demeurait sans laisser d'adresse.

Ressons, toujours acompagné de l'inspecteur, se dirigea vers la fabrique de papiers peints où la jeune fille travaillait.

Ils n'attendirent que quelques minutes dans le petit bureau qui sentait la poussière et le vieux papier, puis la porte s'ouvrit et la jeune fille parut.

En reconnaissant le policier, elle devint très pâle.

— M. l'Inspecteur, balbutia-t-elle.

Ressons la fixa bien dans les yeux.

— Mademoiselle, pouvez-vous me dire où se trouve en ce moment Gabriel Parquer ?

— Mais, je l'ignore... probablement à son usine, à cette heure-ci...

— N'essayez pas de me mentir; vous savez très bien que Gabriel n'est pas allé à son travail aujourd'hui.

Elle se redressa, étouffant les sanglots qui montaient à sa gorge.

— Non, je ne mens pas ; je ne sais pas où est Gabriel.

Ressons, ennuyé de cette corvée, déclara.

— Mademoiselle, veuillez vous préparer à me suivre, j'ai le devoir de vous arrêter.

De pâle qu'elle était, la jeune fille devint livide, et un moment les deux policiers crurent qu'elle allait s'évanouir.

— Vous êtes accusée d'être la complice de Gabriel Parker.

— Ah ! sa complice seulement : et lui, de quoi l'accuse-t-on ?

— D'avoir tué son ami, qui était votre fiancé.

Elle poussa un cri.

— Mais, c'est faux !

Une demi-heure plus tard, la jeune fille se trouvait en face du juge d'Instruction.

Le magistrat n'avait pu dissimuler son dépit en apprenant la disparition de Gabriel Parquer. Il s'était cependant consolé en s'écriant.

— Voilà une preuve irréfutable de sa culpabilité : que diable, on ne s'enfuit pas quand on n'a rien à craindre !

Il eut ensuite un sourire qui en disait long sur ses pensées.

— Du reste, cela n'a pas d'importance, nous ne tarderons pas à lui mettre la main au collet !

Faisant introduire la jeune fille dans son bureau, il lui demanda à brûle-pourpoint.

— Que faisiez-vous le soir où fut assassiné votre fiancé ?

Elle haussa les épaules en geste d'ignorance.

— Je ne m'en souviens pas... j'ai dû rester chez moi...

Questiaux ricana.

— Vous avez la mémoire bien courte : le jour où votre fiancé a été tué, je sais où vous vous trouviez, moi !

— Je vous l'ai dit : je n'ai pas dû bouger de chez moi, comme presque tous les soirs.

— Vous mentez : votre emploi du temps, je vais le récapituler pour vous...

Il frappa un violent coup de règle sur son bu-

reau , comme un professeur qui veut raviver l'attention défaillante de ses élèves.

— Ce soir-là, après vous être mise d'accord avec Gabriel Parquer, votre complice — et qui entre parenthèses doit être votre amant — vous avez envoyé une lettre au malheureux Alfred Nèverot, lui donnant rendez-vous, à dix heures et demie du soir, à la station de métro Télégraphe.

« Quand votre fiancé est arrivé, vous l'avez entraîné vers ce lieu désert, il vous a suivie sans défiance : n'étiez-vous pas à ses yeux, sa fiancée en qui il avait placé tout son amour ?

— Ce que vous dites là est horrible...

Implacable, le magistrat poursuivit.

— Là, devant la porte du cimetière, Gabriel Parquer attendait; il a tué votre fiancé; le cadavre a été dépouillé de tout ce qu'il possédait, et ensuite, vous vous êtes enfuis tous les deux.

— C'est faux, c'est faux !

## IX

Ressons était chargé maintenant de retrouver Gabriel Parquer.

A l'hôtel du Cantal, rue de Buci, on n'avait pas pu lui apprendre grand'chose : « M. Parquer avait demandé sa note, l'avait réglée, puis était parti en emportant son maigre bagage qui tenait à l'aise dans une valise de fibre jaune.

Le signalement de Parquer fut aussitôt donné à la police tout entière. Ressons, secondé par l'Inspecteur Olivier, continua de son côté ses recher-

ches personnelles.

Mais, malgré leur activité ,les deux policiers rentrèrent bredouilles ce soir-là.

Quatre jours se passèrent à inspecter les hôtels garnis de Paris et de sa banlieue, sans qu'on eut trouvé la trace de Parquer.

Un soir, Ressons venait de rentrer dans son bureau de fort méchante humeur.

Il s'était laissé tomber sur une chaise et, d'un œil morne, contemplait Olivier qui, en face de lui, bourrait consciencieusement sa pipe, quand, soudain, la sonnerie du téléphone retentit.

Il décrocha et porta l'écouteur à son oreille.

— Allo, j'écoute...

Au fur et à mesure que son correspondant s'expliquait, Olivier voyait son visage se transformer, exprimant tout à tour la stupeur, l'ennui, puis une sincère expression de pitié.

Il raccrocha brusquement, après avoir annoncé.

— C'est bon, nous y allons !

Se tournant vers Olivier il expliqua.

— Ce que je redoutais s'est produit : on a retrouvé le jeune Gabriel Parquer grièvement blessé.

— Où l'a-t-on retrouvé, chef ?

— Pas très loin d'un petit hôtel de la rue des Orteaux, vers Ménilmontant...

— Il a tenté de se suicider !

— Qui te dit qu'il s'est suicidé : le pauvre type a été retrouvé avec un coup de couteau dans le dos.

Ils sautèrent dans un taxi qui, vingt minutes plus tard, les déposait à la porte de l'hôpital Tenon.

Hélas, là on leur apprit que le blessé n'était pas susceptible d'être interrogé. Il n'avait pas sa connaissance.

## X

Le personnage qu'on venait d'annoncer à Ressons pénétra dans son bureau : Me Poujade, notaire à Paris.

Il était grand, mince, le teint blafard, mais n'avait nullement l'allure solennelle qu'on prête d'habitude aux tabellions : au contraire, ses mouvements étaient vifs et nerveux.

Après avoir pris le siège qu'on lui désignait, il déclara.

— M. l'Inspecteur, je viens vous trouver au sujet de l'affaire de la rue du Télégraphe.

Ressons tressaillit.

— L'affaire de la rue du Télégraphe !

Le notaire ouvrit une serviette dont il tira différents papiers.

— Voici : ,j'ai été chargé par mon confrère Me Weekson, notaire à Chicago, Illinois, Etats-Unis d'Amérique, de procéder à la recherche de l'héritier de Mr A. W. Poopkins, décédé il y a deux ans.

A chacun de ses mots, le notaire agitait ses feuillets, comme pour mieux marquer sa pensée. Un peu agacé de ces préambules, Ressons demanda.

— Je ne vois pas en quoi l'héritage de Mr A. W. Poopkins peut nous intéresser dans l'histoire du meurtre de la rue du Télégraphe.

— Patience, mon cher monsieur, patience, nous allons y arriver.

Me Poujade posa sa serviette sur le bord du bureau.

— Ce dossier ne m'est arrivé que depuis quelques jours; l'ayant ouvert, je m'aperçus que l'héritage se montait à la coquette somme de dix millions de dollars. La première chose que je fis, ce fut de rechercher le nom de l'héritier à qui allait échoir cette fortune : ce nom je le trouvai tout de suite...

Me Poujade se tut un instant, comme un orateur qui ménage son effet.

— Cet héritier, Monsieur, son nom m'était complètement inconnu, et déjà j'allais faire passer des notes dans les journaux comme nous avons l'usage d'opérer en pareil cas, quand mon premier clerc m'arrêta et me dit : « Inutile de faire passer ces avis, ils ne serviront à rien, l'héritier de A. W. Poopkins est mort...

Le notaire sourit, tapota du bout de ses doigts sur le rebord de la table et acheva.

— Mon premier clerc était plus au courant que moi-même des affaires criminelles de notre époque, il lisait les journaux alors que je ne les ouvre jamais, si bien qu'il savait ce que j'étais le seul à ignorer : c'est que l'homme qui devait hériter la bagatelle de dix millions de dollars se nommait Alfred Nèverot.

Bien qu'il s'attendit depuis un moment à cette conclusion, Ressons ne put s'empêcher de tressaillir.

— Alfred Nèverot !

— Oui, lui-même, l'infortuné que l'on a retrouvé assassiné devant l'entrée du cimetière de Belleville, la victime de la rue du Télégraphe !

— Ainsi, Alfred Nèverot, s'il n'était pas mort, serait maintenant l'héritier d'une telle fortune ?

— Oui, et l'héritier unique.

— Croyez-vous qu'il ait eu vent de cette succession ?

— Je ne le pense pas : A. W. Poopkins, celui qui laissa cette fortune, avait changé de nom au cours de son aventureuse carrière, et je doute fort que l'infortuné Alfred Nèverot ait seulement soupçonné son existence.

Le policier resta un moment plongé dans ses réflexions; puis il demanda soudain.

— Maintenant que l'infortuné est décédé, à qui vont revenir les dix millions de dollars, à la ville de Chicago, sans doute ?

Le notaire secoua la tête.

— Pas le moins du monde : si Alfred Nèverot demeurait introuvable, ou s'il était décédé, comme c'est le cas, la fortune de A. W. Poopkins revient à un second héritier.

Ressons lança une bouffée de fumée au plafond.

— Second héritier dont vous connaissez le nom, je suppose ?

— Oui, il se nomme Jammy Fergusson.

Distraitement, le policier répéta ce nom.

— Jammy Fergusson...

Puis, subitement intéressé.

— Ce M. Jammy Fergusson va être agréablement surpris en apprenant cette aubaine; malheu-

reusement, ce n'est pas vous qui la lui apprendrez, car il est en Amérique, et...

— Vous vous trompez, mon cher Monsieur, Jammy Fergusson n'est pas en Amérique, mais bien en France, à Paris même.

Ressons s'attendait si peu à cette révélation qu'il en laissa échapper une exclamation.

— Vraiment !

— Oui, à Paris.

— Comment le savez-vous ?

Le notaire eut une lueur de triomphe.

— Je le sais de la façon la plus simple du monde : par l'intéressé lui-même; et je ne crains pas de violer le secret professionnel en disant que c'est M. Fergusson, en personne, qui est venu m'apprendre sa présence à Paris.

— Et quel était le motif de sa visite ?

— Me réclamer l'héritage de feu A. W. Poopkins.

— De quelle date cette visite ?

— D'hier après-midi.

Le notaire conclut.

— De sorte que ce M. Fergusson était averti en même temps que moi, et certainement même avant, de l'héritage de Mr A. W. Poopkins.

Ressons resta un moment silencieux : ce qu'on venait de lui apprendre là méritait qu'on y réfléchit. Puis enfin il demanda.

— La même discrétion professionnelle ne vous interdit pas sans doute de me donner quelques renseignements sur votre client car M. Fergusson va devenir votre client, attendu qu'il est l'héritier de Poopkins.

— Nullement; je dois vous dire tout ce que je sais de M. Fergusson : il est âgé de quarante-et-un ans, de nationalité américaine, puisqu'il est né à La Nouvelle-Orléans, en Louisiane, ce qui ne l'empêche pas de parler très bien le français.

— Et son aspect physique ?

— Mon Dieu, je n'y ai guère prêté attention, M. Fergusson est plutôt grand, et je crois bien qu'il est brun.

En prononçant ces mots, le notaire se leva.

Ressons lui tendit la main.

— Pardon, encore un dernier détail: quelle est son adresse ?

— C'est vrai, j'allais oublier, M. Fergusson habite avec deux de ses amis, dont j'ai retenu les noms : M. Clar Milly et M. Rath Pikkipats, l'Hôtel du Monde, rue Galilée, à l'Etoile.

## XI

Deux heures plus tard, Ressons se présentait à l'Hôtel du Monde, rue Galilée, un palace discret pour voyageur aimant la tranquillité.

Dans le hall vaste et luxueux, il attendit la venue de M. Jammy Fergusson qu'on était allé avertir de sa visite.

Quelques minutes passèrent puis l'Américain se dirigea vers lui.

— Monsieur, vous avez manifesté le désir de vous entretenir avec moi ?

Il parlait un français très pur, avec un rien d'accent dans la voix. Se doutant de la surprise du policier, il expliqua,

— Vous êtes surpris sans doute d'entendre un Américain s'exprimer ainsi dans votre langue, mais vous oubliez que je suis de la Nouvelle-Orléans, ville bâtie par des Français, qui conserve tant de souvenirs de ses fondateurs, et que j'ai été élevé par une nourrice française.

Ressons s'inclina.

— Tant mieux, notre conversation en sera simplifiée, car je dois avouer que si vous parlez le français à la perfection, mes souvenirs d'anglais, qui datent du collège, sont plutôt nébuleux.

Tout en parlant ainsi, il examinait son interlocuteur : Jammy Fergusson était grand, brun, très beau garçon, et très élégant par surcroît.

Ressons lui tendit sa carte.

— Monsieur, je viens vous poser quelques questions au sujet de votre présence à Paris.

Fergusson eut un second sourire.

— Mon Dieu, aurais-je contrevenu aux lois et règlements sur le séjour des étrangers en France ? Mon passeport est pourtant en règle, et j'ai acquitté sans sourciller toutes les taxes qu'on m'a présentées...

Le policier adopta immédiatement le même ton badin.

— Il ne s'agit pas de cela ; je me permettrai simplement de vous poser quelques questions sur l'objet de votre présence à Paris.

— Oh ! ma présence ici est très facile à expliquer : je suis venu toucher un héritage, et c'est Me Poujade qui est chargé de liquider la succession de feu A. W. Poopkins.

— Cet héritage se monte à quelle somme ?

— Dix millions de dollars.

Ressons inclina la tête en signe d'admiration.

— Une jolie somme... mais comment se fait-il, puisqu'il s'agit — si je ne m'abuse — d'une fortune américaine, que vous soyez obligé de venir la toucher à Paris.

— Oh ! de la façon la plus simple du monde : je ne suis que le second héritier de A. W. Poopkins, le premier était un Français, décédé depuis peu de temps.

— Comment se nommait cet autre héritier ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

Fergusson avait répondu avec le plus grand calme, la plus absolue tranquillité.

— Pouvez-vous me dire depuis combien de temps vous vous trouvez à Paris ?

— Oui, depuis exactement deux mois.

Restait la question la plus importante; Ressons la posa d'un air indifférent, mais sans cesser d'examiner le visage de son interlocuteur.

— Pourriez-vous me dire ce que vous avez fait le 13 février dernier ?

Les traits de l'Américain exprimèrent une nuance d'étonnement.

— Le 13 février dernier... c'est assez lointain... heureusement que je suis un homme d'ordre et que j'ai pris l'habitude de noter jour par jour l'emploi de mon temps...

Il sortit un élégant petit carnet de sa poche et le feuilleta.

— Voyons... le 13 février... je me suis entraîné au tennis au stade Roland-Garros, toute la matinée;

ensuite, je suis allé déjeuner au restaurant de la Tour d'Argent.

— Très bien, et l'après-midi ?

— L'après-midi je suis allé au cinéma Paramount, sur les boulevards ; ensuite je suis rentré ici où j'ai dîné : je n'ai plus ensuite quitté l'hôtel.

— A quelle heure vous êtes-vous couché ?

Fergusson eut un rire discret.

— Ma parole, c'est un véritable interrogatoire auquel vous me soumettez... mais j'aurai mauvaise grâce à n'y point répondre : j'ai quitté de table à neuf heures, neuf heures quinze, je suis monté dans ma chambre, qui comporte également un salon, et j'ai joué au poker jusqu'à deux heures du matin avec deux de mes compatriotes : MM. Clar Milly et Rath Pikkipats : voici quel a été l'emploi de mon temps pour la soirée du 13 février.

Ressons nota que son interlocuteur avait précisé : la *soirée* du 13 février, et non pas la journée. Néammoins, sans faire état de ce détail qui pouvait avoir son importance, il reprit.

— Je vous demande de m'excuser, mais quoique ajoutant entièrement foi à vos paroles mon devoir est d'interroger vos deux amis, si toutefois ils se trouvent ici pour l'instant.

Sans paraître manifester le moindre émoi, Fergusson répliqua :

— Mais certainement, Milly et Pikkipats vont être ici dans un instant; seulement je dois vous prévenir que si Milly s'exprime assez bien en votre langue, par contre Pikkipats ne connaît pas deux mots de français : baste, le concierge nous servira d'interprète.

Il s'éloigna et revint dix minutes plus tard accompagné de deux hommes et suivi du concierge.

Se tournant vers le premier de ses amis, une sorte de géant blond au teint rose, Fergusson lui déclara :

— Milly veux-tu expliquer à monsieur, qui est détective, ce que nous avons fait le soir du 13 février où vous avez tous les deux dîné ici avec moi?

— Oh ! de neuf heures du soir jusqu'à deux heures du matin, nous avons joué au poker chez vous, et je vous ai gagné plus de dix mille francs: je me souviens très bien, c'est moi qui ai même payé la bouteille de whisky que nous avons bu ce soir-là...

Fergusson fit signe au concierge de s'approcher.

— Voulez-vous traduire à mon ami les questions que monsieur voudra bien lui poser.

Pikkipats était petit et râblé; il écouta sans surprise la question posée par l'interprète, puis il y répondit par une phrase où Ressons ne put saisir que deux ou trois mots au passage.

Le concierge se tourna vers le policier.

— M. Pikkipats déclare que le soir du 13 février, il a joué au poker après avoir dîné, et qu'il n'a quitté ses deux amis qu'après deux heures du matin : il déclare être sûr de la date, parce que c'était justement son anniversaire, et que c'était la raison qui avait poussé leur ami Fergusson à les prier à dîner.

Ressons en savait assez.

Se tournant vers Fergusson, il lui déclara.

— Monsieur, je m'excuse de cet interrogatoire, et du temps que je vous ai fait perdre, veuillez

aussi transmettre mes excuses auprès de vos amis.

— Mais certainement, je vous en prie...

En reconduisant le policier jusqu'à la porte, il lui demanda.

— Ne serait-il pas indiscret, maintenant que tout est terminé, de vous demander la cause de cet interrogatoire sur notre emploi du temps ?

— Mais certes non, pas le moins du monde : c'est parce qu'à cette heure-là un homme fut assassiné dans un quartier désert de Paris...

— Ah ! vraiment, et vous pensiez que...

Ressons acheva avec le plus grand flegme.

— Cet homme se nommait Alfred Nèverot, et c'était lui qui aurait dû hériter des dix millions de dollars qui vont maintenant vous appartenir !

## XII

Sorti de l'hôtel de la rue Galilée, Ressons se frotta les mains de satisfaction.

— Allons, voilà qui va on ne peut mieux, ce brave M. Fergusson est innocent comme un agneau sans tache ; il m'a fourni un alibi solide comme un roc; voilà ce que c'est que de noter ses occupations au jour le jour... et moi qui allais accuser ce brave gentleman d'avoir... vraiment, Ressons, tu faiblis, mon vieux... le coupable est ailleurs, c'est ça dont il faut te convaincre...

Avenue Marceau, il monta dans un taxi en stationnement.

— Conduisez-moi à l'hôpital Tenon.

Une demi-heure plus tard, il était accueilli par le même interne qui l'avait reçu l'autre jour,

— Docteur, comment va votre blessé ?

— Aussi bien que possible, M. l'inspecteur ; nous avons opéré la transfusion du sang qui a fort bien réussi; la lame du couteau n'a touché aucun organe essentiel, mais c'est égal, ce jeune bandit s'en tire avec de la chance : un honnête homme y eut laissé ses os !

Ressons eut un sourire bizarre.

— Pourquoi dites-vous cela, docteur ?

— Eh ! ce jeune homme n'est-il pas l'assassin de son ami, et n'avons-nous pas reçu l'ordre de le surveiller pour l'empêcher de s'échapper le cas échéant... je dois ajouter qu'il n'y songe guère pour le moment, il est encore trop faible pour filer à l'anglaise !

— L'est-il trop pour subir un interrogatoire ?

— Non, je ne le pense pas... si vous voulez bien m'attendre un instant, je vais aller vérifier son état...

Cinq minutes plus tard le docteur revenait.

— Si vous voulez bien me suivre, votre bonhomme est assez costaud pour répondre...

Le jeune homme était très pâle, et ses joues mal rasées accentuaient encore son impression de maigreur. Ses cils battirent en voyant entrer le policier.

Ressons s'assit à son chevet et lui demanda d'une voix très douce.

— Gabriel Parquer, vous sentez-vous la force de me répondre !

Les lèvres du blessé s'agitèrent et il répondit d'une voix très faible, quoique distincte.

— Oui, je le peux.

— Savez-vous qui vous a frappé, l'autre jour, rue des Orteaux ?

— Non, je n'ai pas pu voir, le type est arrivé derrière moi sans que je l'ai entendu venir.

— Vous étiez-vous disputé avec quelqu'un... Soupçonnez-vous une personne quelconque ?

— Non, je n'avais pas eu de dispute... je... je ne parlais à personne ...

— De sorte, que vous ne voyez pas qui vous pourriez accuser?

— Non, je ne vois pas...

Ressons resta un moment silencieux, examinant le visage exsangue du blessé. Puis, toujours avec la même douceur.

— Maintenant Parquer, il va falloir me dire la vérité, toute la vérité.

Une lueur d'affolement passa dans les yeux du jeune homme.

— Je vous jure que je suis innocent, que ce n'est pas moi qui ai tué Alfred; non, ce n'est pas moi, je vous le jure...

— Alors, pourquoi vous êtes-vous sauvé ?

Sur le drap, les mains du blessé se mirent à trembler.

— J'étais affolé, j'ai perdu la tête... mais je vous jure que je suis innocent...

— Il ne s'agit pas de cela, mais de tout autre chose : Gabriel Parquer, vous allez me jurer de me dire toute la vérité, il le faut, vous m'entendez ?

Les mains cessèrent leur tremblement.

— Je vous le jure !

Ressons se baissa et se mit à parler à voix

basse à l'oreille du blessé; d'une voix aussi basse, Parquer lui répondit.

Vingt minutes plus tard, le policier sortait de la petite chambre après avoir déclaré.

— Je vais m'arranger avec votre infirmière pour qu'elle vous fasse parvenir quelques douceurs, et puis j'avertirai Mlle Julia Clervelles qu'elle peut venir vous voir : sa présence vous fera du bien, je n'en doute pas...

## XIII

Le lendemain Ressons se trouvait dans son bureau du quai des Orfèvres; assis sur une autre chaise se tenait Olivier, son plus ancien compagnon d'armes, tandis que dans la pièce voisine, séparée par une simple porte vitrée, quatre inspecteurs se livraient aux douceurs d'une belote quasi-silencieuse.

Olivier consulta sa montre.

— Cinq heures moins dix, chef.

— Alors, il ne peut plus tarder, je l'ai convoqué pour cinq heures.

— Croyez-vous qu'il viendra ?

— Il ne peut pas faire autrement s'il veut jouer son rôle jusqu'au bout, et je dois t'avouer que c'est un fameux acteur : un joueur de poker de première classe...

Ressons secoua la cendre de sa cigarette, puis du ton d'un général à la veille d'une bataille, et qui s'assure que tous ses ordres ont bien été exécutés.

— Ils sont là tous les trois ?

— Oui, depuis au moins une heure.

— Les autres, tu les as fait surveiller ?

— Ils ont chacun deux hommes attachés à leurs talons, mais je doute fort qu'ils sortent aujourd'hui.

Olivier, repris par son idée, demanda de nouveau.

— Vous croyez qu'il viendra, chef ?

— J'en suis à peu près sûr; d'ailleurs, s'il ne se rendait pas à cette convocation, nous en serions quittes pour aller le trouver chez lui.

— Bien sûr, mais...

Olivier n'acheva pas sa phrase, car la porte du bureau s'entre-bâilla pour laisser passer le visage du garçon de bureau.

— Chef, un M. Fergusson qui voudrait vous voir, il dit que vous l'avez convoqué.

— Faites-le entrer...

Très à son aise, Fergusson fit son entrée dans le bureau.

— Vous avez voulu me voir, M. l'Inspecteur ?

— Oui, veuillez vous asseoir, j'aurais encore quelques questions de détails à vous poser...

— Tout à votre disposition.

Fergusson était assis en face de Ressons, le visage bien éclairé; à sa droite, se trouvait la porte vitrée, restée entr'ouverte. Le policier appela.

— Gaby, apportez-moi donc la fiche n° 13 !

Un jeune homme entra, déposa un papier sur le bureau tout en regardant bien le visiteur, puis il sortit en déclarant.

— Oui, c'est tout à fait cela !

Ressons consulta le papier qu'on lui avait remis, haussa les épaules et cria.

— Paul, venez ici tout de suite !

Un autre homme parut, s'entretint à voix basse avec le policier, après avoir, lui aussi, considéré le visiteur, puis il sortit en affirmant.

— Il n'y a pas d'erreur possible...

Ressons se tourna vers Fergusson.

— Je m'excuse, mais quelques détails à mettre au point... Jacques, venez donc à votre tour !

Un troisième personnage parut, la même scène se déroula; cette fois, l'homme sortit en déclarant.

— Je suis absolument sûr de ne pas me tromper !

Ressons reposa tranquillement sa cigarette dans le cendrier.

— M. Fergusson, est-ce que vous connaissez la rue des Orteaux, à Ménilmontant ?

— La rue des Orteaux? Pas le moins du monde: Je dois vous avouer qu'à part le quartier de l'Etoile où j'habite depuis si peu, je ne connais guère Paris... excepté, bien entendu, quelques excursions à Montmartre et à Montparnasse, comme tout Américain qui se respecte.

— Vous ne connaissez pas davantage la rue du Télégraphe, à Belleville ?

Fergusson eut un sourire amusé.

— Je ne pense pas m'être jamais aventuré jusqu'à ces quartiers excentriques...

D'une voix terriblement calme, Ressons riposta,

— Votre mémoire est bien mauvaise, M. Fergusson; vous connaissez au contraire très bien les rues que je viens de vous citer !

— Je vous dis que non..

Le ton était toujours aussi nonchalant, mais le visage avait un peu pâli.

Le policier haussa les épaules.

— Fergusson, vous mentez ; vous connaissez bien la rue du Télégraphe, puisque c'est là que vous avez assassiné Alfred Néverot, et la rue des Orteaux vous est également familière, car vous avez tenté d'y poignarder le jeune Gabriel Parquer !

L'Américain se dressa de toute sa taille.

— Moi, un assassin, vous êtes fou !

— Non, je ne suis pas fou, je sais au contraire très bien ce que je fais, et les trois hommes que avez vus entrer successivement dans cette pièce vous ont formellement reconnu pour être l'homme qui a acheté un chapeau et un pardessus gris !

— Un chapeau et un pardessus gris... qu'est-ce que c'est encore que cette fable ?

Ressors frappa dans ses mains et les trois hommes parurent. Le policier se tourna vers eux.

— Messieurs, reconnaissez-vous formellement l'homme qui est venu vous acheter un chapeau et un pardessus gris, mais prenez bien garde de ne pas vous tromper...

Déjà, le jeune vendeur de la chapellerie *Lux* s'apprêtait à répondre, quand, profitant d'un moment d'inattention, Fergusson se rua vers la porte.

Mais il n'alla pas loin : on entendit un bruit de lutte, de piétinements, de jurons venir du couloir; puis deux inspecteurs reparurent, soutenant Fergusson.

L'Américain avait perdu son masque et sa superbe maintenant qu'il avait les menottes aux poi-

gnets; son col était déchiré, et dans cette rapide bagarre, il avait reçu un coup de poing qui lui laissait la mâchoire toute douloureuse.

Ressons le considéra, un sourire ironique aux lèvres.

— Fergusson, ici vous n'aurez pas eu affaire à un homme qu'on frappe dans le dos, lâchement, d'un coup de poignard.

## XIV

— Comment j'ai deviné la vérité ? Mais la vérité, mon cher ami, ne se devine jamais, dans ces sortes d'affaires, c'est une suite de raisonnements qui s'enchaînent les uns dans les autres, absolument comme une marqueterie ; un indice vient au secours d'un autre indice ; et, peu à peu, la lumière se fait.

Ressons est assis devant un demi de bière fraîche, et Albert Jolivert, le jeune reporter du *Journal du Matin*, le bloc-notes et le stylo à la main, attend les révélations sensationnelles qui lui permettront d'écrire le bel article dont il rêve.

L'assassin de la rue du Télégraphe a été arrêté de la veille, ainsi que ses deux complices, et cette arrestation a causé une grosse stupeur en révélant l'identité des trois hommes : des Américains logeant dans un palace qui ont assassiné un pauvre chômeur... il est vrai que le public ignore encore l'histoire de l'héritage.

Ressons sourit en buvant une gorgée de bière tandis qu'Albert Jolivert lui demanda, l'œil brillant de curiosité.

— Racontez-moi comment vous avez été admis

à reconnaître que ce n'était pas Gabriel Parquer qui avait tué Alfred Néverot.

Cette fois Ressons éclata franchement de rire.

— Pour la bonne raison que ce n'est pas Alfred Néverot qui a été assassiné, mais bien Gabriel Parquer.

— Pourtant...

— Laissez-moi vous expliquer : Gabriel et Alfred étaient deux bons copains, pour l'instant gênés par le manque de travail, mais qui attendaient avec espoir des jours meilleurs.

« Un jour, Alfred, le vrai, celui qui est encore vivant, reçut d'un donateur inconnu un chapeau et un pardessus gris : aubaine pour lui sa garde-robe ainsi remontée ; Gabriel sans être jaloux envia ces beaux vêtements, il les essaya, le hasard voulut qu'ils lui allassent.

« Puis un beau jour, Alfred reçut une lettre le conviant à ce mystérieux rendez-vous de la rue du Télégraphe : une femme, songea-t-il.

« Or, Alfred avait une fiancée, Julia Clervelles, qu'il aimait et dont il était aimé et sentiment assez démodé à notre époque il voulait lui rester fidèle ; il n'alla donc point à ce rendez-vous d'autant plus, que ce soir-là, il devait rencontrer Julia et l'emmener au cinéma...

Albert Jolivert, fièvreusement prenait des notes. Ressons poursuivit.

— Gabriel se retrouva seul dans leur pauvre petite chambre d'hôtel. Le malheureux garçon se sentait seul, terriblement seul, et il s'ennuyait comme il ne s'était jamais ennuyé.

« Il était sans travail, presque sans le sou, sans amour : personne ne l'aimait lui, et il n'avait pas

une brave petite amie, aimante, douce et dévouée, comme Alfred...

« Son ami lui avait montré la lettre qu'il avait reçue, il savait qu'il n'irait pas à ce rendez-vous ; quand soudain l'idée germa en son cerveau : pourquoi n'irais-je point à sa place ?

« Ce n'était point trahison, puisque Alfred dédaignait ce qu'il croyait être une aventure amoureuse, il rirait bien le lendemain en apprenant cela...

« Aussitôt pensé, aussitôt fait : Gabriel revêtit le pardessus gris, coiffa le chapeau et se rendit à la station du métro Télégraphe : au lieu d'une femme, il rencontra un assassin...

— Jammy Fergusson ?

— Oui, Fergusson ; il a tout avoué ; il avait envoyé ce pardessus et ce chapeau d'un gris très voyant, très reconnaissable pour être sûr de reconnaître sa victime qu'il n'avait aperçu que deux ou trois fois ; quand Gabriel sortit du métro, il le prit pour Alfred, l'emmena à l'écart sous un prétexte quelconque, le tua et le dévalisa, afin qu'il fut moins facilement identifiable.

« Ce ne fut que plus tard, en compulsant les papiers trouvés sur sa victime qu'il s'aperçut de son erreur.

« Quand à Alfred, en apprenant l'assassinat de son ami, il comprit la vérité : c'était lui qu'on avait voulu tuer.

« Il eut peur et décida d'opérer la substitution d'identités : lui, Alfred Néverot devenait Gabriel Parquer, et l'assassin le laissait tranquille.

« Mais il voulut revoir sa fiancée ; cette dernière prit peur et vint me raconter qu'elle avait

aperçu un fantôme ; ensuite, il alla la trouver et lui révéla la vérité...

« Le jour où je les surpris tous deux, Alfred crut — à juste raison — que je le soupçonnais du crime; il s'affola et s'enfuit, autant pour m'échapper que pour échapper à l'assassin dont il sentait rôder la présence autour de lui.

Ressons s'arrêta un instant pour achever son demi de bière.

— Fergusson était très fort, plus fort que moi, même, car il réussit à retrouver Alfred, rue des Orteaux, il tenta de le tuer mais ne le manqua que de peu : que voulez-vous, pour dix millions de dollars, on peut bien essayer de tuer deux fois le même homme !

FIN


# LA COLLECTION SPHINX

est éditée par la

**Société Française d'Éditions et de Publications illustrées**

**142, Rue Montmartre - PARIS - 2e**


C P I. — 27, rue Nicolo, Paris (16e).

# LE CADAVRE ANONYME

Roman Policier

Collection SPHINX

1F 20